

1

M. Lefort leva les yeux vers la ligne bleue du Jura d'où surgissaient des nuages menaçants, puis il planta d'un coup sec sa bêche dans le carreau de terre fraîchement labourée, épongea son front baigné de sueur et se tourna vers l'allée d'où lui parvenait le son clair des voix d'enfants. Isabelle était là. Il voyait sa robe rouge entre les feuilles des pommiers. La tête brune de Babette émergeait au-dessus des espaliers. Une troisième fillette complétait le groupe, mais Christian avait disparu.

A pas pesants, M. Lefort quitta le jardin potager et se dirigea vers l'endroit où jardinaient les enfants.

— Où est Christian? demanda-t-il.

— Il est rentré à la maison, répondit Isabelle, accroupie sur le sentier, un sarcloir à la main.

— Voilà une semaine que je lui demande de tondre l'herbe du verger. Je le lui ai encore répété à midi. Qu'attend-il? Il ne va pas tarder à pleuvoir.

— Il dit qu'il n'a pas le temps. Je veux bien le remplacer, mais cette machine me fait peur. Si tu la mets en marche, je pourrais...

A ce moment, quelques accords vigoureusement plaqués retentirent dans l'air calme du jardin.

— Encore au piano! Isabelle, va lui dire de venir immédiatement. Ce n'est pas à toi de faire son travail. D'ailleurs vous me rendez grand service en désherbant cette allée.

Grand-père, les sourcils froncés, reprit le chemin du jardin potager où l'attendait sa bêche. Il alluma son cigare et se remit à trancher fortement la terre.

Christian, il le constatait avec crainte, ressemblait de plus en plus à son père, un artiste, qui avait séduit sa fille par son talent musical, et qui était mort prématurément, laissant sa famille dans une situation précaire.

Depuis que M. Lefort avait accueilli sous son toit sa fille et ses enfants, il s'était efforcé, malgré son âge, d'être un père pour les trois orphelins. Les fillettes s'élevaient sans peine; mais il sentait chez son petit-fils une opposition grandissante. Pourtant il était fier de Christian à bien des égards: c'était un intellectuel, ses succès scolaires le prouvaient. Egalement fort en lettres et en sciences, il semblait se jouer des difficultés. Quant à ses dons musicaux, héritage paternel, M. Lefort les voyait avec inquiétude s'affirmer de jour en jour. Christian pouvait passer des heures au piano, indifférent au reste de la famille qu'il bannissait du salon. On ne pouvait rien obtenir de lui sans encourir sa mauvaise humeur. Il exagérait. Le laisser agir à sa guise serait certes plus facile, se disait le grand-père, mais n'était-ce pas son devoir de le retenir et de l'orienter vers un autre but?

M. Lefort se reportait au temps lointain de sa jeunesse, lorsqu'il vivait à la ferme de son père. Pas plus tôt rentré de l'école, on l'envoyait porter le lait à la laiterie, décharger un char de foin ou couper du bois. A treize ans, il avait suivi le rythme des fossoyeurs à la vigne. En hâte, sur le chemin du collège, il résolvait ses problèmes d'arithmétique et mémorisait son vocabulaire allemand. Les leçons de piano étaient un luxe qu'on ne s'accordait pas. A force de travail et de persévérance, il avait pu mener à chef ses études d'ingénieur agronome. Il avait eu la vie dure, mais il ne regrettait pas sa jeunesse laborieuse. A présent les jeunes souffraient d'une existence trop facile qui leur faisait perdre de vue le vrai sens de la vie.

Autre chose encore l'inquiétait dans l'attitude de l'adolescent. Depuis un certain temps, Christian fuyait la famille. Il recherchait sans cesse la compagnie d'un garçon, dont le père, nouveau riche, avait une réputation douteuse. Chaque soir, il alléguait un autre motif pour se soustraire à la lecture en famille de la Bible et, même quand il y assistait, son regard absent et morne manifestait son manque d'intérêt. Autrefois, Christian, petit garçon, accourait au jardin lui rapporter les menus faits de sa journée d'écolier. Maintenant, c'était à peine s'il lui adressait la parole, perdu dans des pensées qu'il n'exprimait pas, évadé dans un monde dont son grand-père se sentait exclu.

«J'ai peut-être trop patienté, se reprochait M. Lefort, en écrasant une grosse motte de terre. Marie aussi est faible avec son fils. Elle tremble sans cesse pour sa santé. C'est à moi de lutter. Il faut que je fasse de lui un homme.»

M. Lefort se tourna vers le groupe d'enfants qui n'avaient pas bougé.

— Isabelle, cria-t-il, va chercher Christian.

La fillette se leva de mauvaise grâce.

— Je n'en ai aucune envie, dit-elle, il sera furieux et c'est moi qui encaisserai sa mauvaise humeur. Babette, vas-y!

— Non, dit la cadette. Christian m'a interdit d'entrer au salon pendant qu'il jouait.

— Alors, Lisette, rends-moi ce service. Christian ne te connaît pas. Il n'osera pas te recevoir aussi mal que nous. D'ailleurs, tu es la plus âgée.

— Je veux bien, dit-elle; j'aime cette musique.

Lise abandonna le sarcloir, frotta ses mains pour en détacher la terre et courut le long du verger jusqu'à la maison blanche d'où jaillissaient des sons de plus en plus nets.

Elle gravit les marches du perron, traversa la salle à manger, suivit un long corridor et pénétra sans bruit dans le refuge de Christian. Les volets à demi-clos rendaient la pièce obscure et fraîche. Quand ses yeux se furent habitués à la pénombre, Lise distingua une silhouette devant le piano noir.

Les notes gaies avaient fait place à des accords graves. Saisie, la fillette s'immobilisa; elle s'adossa à la porte et écouta. Bientôt elle oublia complètement sa mission. Avec émerveillement, elle regardait les longues mains du jeune homme voler sur l'instrument. Elle aurait voulu que cela dure toujours.

Un léger toussotement qu'elle ne put réprimer rompit le charme. Immédiatement, la musique s'arrêta et deux yeux irrités la dévisagèrent.

— Qui es-tu? Que viens-tu faire ici? Qui t'a permis d'entrer? demanda une voix impérieuse.

— Je suis une camarade d'Isabelle. Je... je suis venue te chercher de sa part, bégaya la fillette.

— Alors, pourquoi restes-tu là sans rien dire?

— J'écoutais.

Les yeux de Christian s'adoucirent. Cette fille savait se taire. Un bon point pour elle, pensa-t-il, en fixant d'un air distrait sa robe bleue.

— Eh bien, que me veut donc Isabelle?

— C'est ton grand-père qui te demande. Il a du travail pour toi.

— Ah oui! Le verger... tondre l'herbe. J'ai autre chose à faire que de jardiner. Va lui dire que j'irai plus tard. Ça ne presse pas.

A regret, Lisette s'éloigne et va porter le message dans le jardin aveuglant de lumière.

De nouveau Christian a tout oublié, emporté bien loin de l'ennuyeuse réalité. Inconscient du temps qui passe, il s'absorbe à tel point dans son jeu qu'il n'entend pas la porte s'ouvrir.

— Christian!

Cette fois, c'est la voix de M. Lefort qui arrête net l'envol des accords. Le jeune homme sursaute et se lève d'un bond.

Pâle et tendu, il fait face au vieillard dont la chevelure très blanche contraste avec un visage coloré par le grand air.

— Alors tu continues à t'amuser quand tu sais que j'ai besoin de toi?

— Je ne m'amuse pas, grand-père. J'exerce en vue de mon prochain examen. Il faut que je me dépêche. Gil vient me chercher à quatre heures.

— Ton Gil peut tout aussi bien attendre que moi, je pense. Cela a assez duré, Christian. Tu consacres trop de temps à la musique et surtout à ton camarade qui exerce une mauvaise influence sur toi. Tu crois que je ne vois rien? Si tu ne veux plus rendre le moindre service à ta mère ni à ton grand-père, tu cesseras tes leçons de piano.

— Grand-père, c'est impossible.

— Crois-tu que je veuille faire de toi un égoïste et un paresseux?

— Grand-père, je ne suis pas un paresseux; le piano, c'est mon travail. Tu n'as pas le droit de me priver de mes leçons.

— Christian, je ne t'ai privé de rien. Il est rare que je réclame ton aide, tu le sais. Je comprends ton goût pour la musique; que tu joues du piano, je n'ai rien contre, mais il y a des devoirs qui subsistent. Tu devrais le sentir. Depuis longtemps ton indifférence me peine. Tu n'as point d'égards pour les autres. Cette fois-ci ma patience est à bout. Je ne céderai pas tant que ton comportement n'aura pas changé.

— Eh bien! moi non plus je ne céderai pas, s'écria Christian hors de lui. Je suis comme papa, je ne peux me passer de musique, mais toi...

La porte s'ouvrit. Une femme au visage jeune encore, aux yeux clairs, pénétra dans la pièce. Sa présence sembla détendre l'atmosphère.

— Christian, dit-elle, très calme, un de tes camarades t'attend dehors. Va lui parler. Viens, père, je t'ai préparé une tasse de café. Il est temps que tu te reposes un instant. Voici les graines dont tu avais besoin, je crois.